PASCAL REICHEN

RACONTÉ PAR PHILIP RIBE

JE ME LIBÈRE

Éditions ASSA

à Isabelle,

à Nicolas, à Emily et à Julien

Préface Pierre Glardon

Un homme, un jour – c'était le 8 juin 2011 à midi – m'a fait l'honneur de me demander si je voulais bien l'accompagner sur son chemin, écartelé qu'il se savait, dans ce temps de sa vie, entre « une volonté de tout casser » et le souci de « ne pas faire du mal ». Le 8 juin à midi et quart, j'eus l'intuition que le parcours qui nous attendait lui et moi (du fait de sa confiance) tiendrait plus de la ligne de crête surplombant des ravins que du long fleuve tranquille.

La réalité dépassera la fiction ; et il me sera donné de découvrir une fois encore, aux côtés de Pascal, à quel point, dans cette Helvétie si policée, de par la perversité de quelqu'une ou de quelques-uns, un homme digne peut être entraîné dans une véritable descente (professionnelle) aux enfers ; descente que l'auteur sait décrire avec l'humour décalé et parfois glaçant que ses amis lui reconnaissent. Les vrais pitres et les vrais clowns nous touchent justement parce que leurs pirouettes, leurs chutes et leurs saillies savent évoquer la lâcheté et la cruauté sans jamais consentir – telle est leur grandeur – à s'y laisser enfermer ou détruire.

À la date du 2 juillet 2019, mes notes d'accompagnement se terminent par ces trois mots : FIN, Bilan positif. Entre ces deux dates, huit années d'un travail persévérant et septante-cinq rencontres, que Pascal prolongera par la mise en récit (avec Philip Ribe) de son histoire et un livre conclu par ces mots (qu'il était seul à pouvoir signer) : « En écrivant ces dernières lignes, je pense à tous ceux qui – comme moi – ont souffert d'une éducation trop stricte, trop religieuse ou d'autres formes d'abus et d'injustice. J'espère que cet ouvrage leur donnera un peu d'espoir et, qui sait, quelques pistes de réflexion. J'entends souvent, dans ma tête, la petite question espiègle que m'a léguée une chère amie : Elle n'est pas belle, la vie ? ». Oui, elle peut l'être, et l'ouvrage transmet – souvent avec humour – une formidable énergie d'espérance.

Durant ces huit années où je fus le témoin d'un courage et d'une volonté de vivre peu communs, je me suis souvent demandé, notamment à chaque nouveau coup dur : « Comment tient-il ? » À cette question – que ne pourra manquer de se poser le lecteur, qu'il soit juste intéressé par ce

récit alerte ou en quête d'espoir – je crois pouvoir, du lieu qui est le mien, donner trois éclairages. Il a tenu parce qu'il n'a jamais lâché, parce qu'il s'en est donné les moyens, parce qu'il a su s'asseoir pour reprendre son souffle, mais qu'il ne s'est jamais «couché». Il a tenu parce qu'il a, malgré tout, gardé une confiance inébranlable en la Vie, ou en Dieu, ou en la Vie et en Dieu, ou… Il a tenu parce qu'il a croisé des envoyés sur le chemin, quelques hommes et quelques femmes – dont plusieurs, étonnamment portaient le prénom d'Isabelle – qui, comme tous les anges, étaient là quand il convenait qu'ils le soient.

D'aucuns se demanderont peut-être: «Bilan positif? Très bien; mais comment cela se passe-t-il, huit ans durant?» Face à ce questionnement, il importe de commencer par prendre acte qu'aucun Bilan positif ne saurait être attribué à l'art d'un seul thérapeute; il y a Bilan positif parce qu'une femme, un homme s'engage de toutes ses forces à se libérer des entraves et des poids qui l'étouffent; il y a Bilan positif parce que d'autres, professionnels et proches, ont partagé avec patience et pertinence une part des compétences, de la confiance et/ou de l'énergie de vie qui les habite. Et oui, il y a aussi Bilan positif parce qu'un accompagnant a su ouvrir un espace d'écoute et de parole en utilisant les outils et les approches thérapeutiques qu'il maîtrise[1].

Mon travail et ma formation m'ont amené à lire des dizaines «d'Histoires de ma vie». Rarement il m'a été donné d'avoir sous les yeux un récit qui permet à ce point à son lecteur de saisir combien certains vécus d'enfance peuvent nous étouffer progressivement et nous amener à vouloir «tout casser» pour nous en libérer quarante ans plus tard; et combien aussi il est possible – pour autant que l'on s'en donne les moyens – de cheminer vers cette libération «sans faire de mal».

Pierre Glardon
Psychopédagogue FPSE
Morges, juin 2020

[1] Dans le cas présent: approche biographique; exercices de contrôle cérébral, d'ancrage et de relaxation – selon la démarche inventée par le Dr. Roger Vittoz – IRDC; cheminement spirituel à visée transformative; analyse du vécu.

Préface Philip Ribe

L'écriture de ce livre a été pour moi comme l'Odyssée pour Ulysse, un départ vers l'inconnu, mais pour un voyage que je supposais simple et court.

C'était la première fois que j'écrivais pour quelqu'un d'autre. J'imaginais, à tort, quelques heures d'écriture, sans trop d'implication personnelle. Le projet initial de Pascal était de partager son parcours professionnel. Même si je suis totalement étranger aux métiers qu'il a exercés au long de sa carrière, j'ai accepté.

Or, lorsque nous nous sommes rencontrés pour la première séance, il m'a dit que pour expliquer qui il était, dans le monde du travail, il fallait d'abord parler de son enfance et de ses origines. Cela me semblait logique, j'ai accepté.

Je venais, sans le savoir, de mettre les pieds sur un chemin qui allait m'impliquer émotionnellement beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer. Pour évoquer son passé, il fallait commencer par parler de ses parents, et c'est ainsi que je me suis laissé entraîner dans cette saga familiale, de la Suisse au Portugal, du Portugal au Brésil, et finalement, du Brésil à la Suisse… Cinq ans plus tard, nous arrivons au bout de ce périple.

Un pèlerinage en terres de souvenirs, un retour sur les terres de l'enfance, une façon de reconnecter et de réconcilier un petit garçon suisse élevé au Brésil dans une famille modeste, aux convictions rigoureuses avec un sexagénaire désabusé par la rudesse du monde professionnel.

Un voyage qui n'était pas le mien, mais avec lequel j'ai pu m'identifier très souvent, au point que, parfois, je ne savais plus si c'était l'histoire d'un autre que je racontais ou si j'avais moi-même vécu tout cela, dans une autre vie. Je pourrais dire – en m'appropriant les vers de Joachim du Bellay – «Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage». Heureux surtout d'avoir, par ce périple en écriture, retrouvé, moi aussi, le chemin de mon pays puisque «l'on est de son enfance comme on est d'un pays»[2].

[2] Citation d'Antoine de Saint Exupéry.

J'espère que les lectrices et les lecteurs se retrouveront aussi, d'une façon ou d'une autre, dans ce parcours qui est, finalement, celui de chaque humain, une quête de sens, une réflexion sur les relations familiales et humaines, mais par-dessus tout une envie profonde de trouver une réponse à la question : suis-je aimé pour ce que je fais ou tout simplement parce que je suis « moi » ?

Philip Ribe
Pasteur et écrivain
Court, juin 2020

Avant-propos

Lorsque j'ai commencé ce projet, qui me tenait à cœur depuis longtemps, mon souhait était de raconter mes expériences professionnelles et de partager les aventures diverses qui ont jalonné mon parcours dans le monde du travail. Cependant, je me suis vite aperçu qu'il m'était impossible de faire comprendre au lecteur ma perception des situations, mes réactions, sans lui expliquer au préalable d'où je viens, comment se sont formées en moi les valeurs qui ont sous-tendu ma vie depuis ma naissance.

C'est pour cette raison que j'ai ensuite décidé d'introduire mon récit par une rapide présentation de ma famille et de mon parcours. Mais l'histoire m'a emporté et dépassé, je me suis retrouvé à la suivre, un peu comme dans une chasse au trésor, où un indice conduit à un autre et vous mène sur un chemin que vous ne connaissiez pas. Ce qui devait être le premier chapitre d'un livre destiné à quelques proches a pris une autre direction, devenant plus «universel»: il me semble à présent que d'autres pourraient se retrouver dans cet ouvrage.

En tirant sur la pelote de mes souvenirs, une chose en appelant une autre, j'ai laissé la parole au petit garçon que j'étais et qui vit encore aujourd'hui dans un corps d'adulte; je lui ai offert la possibilité d'exprimer, avec toute sa subjectivité, ce qu'il a vu ou cru voir, ce qu'il a ressenti dans ce défilé ininterrompu de secondes qui forment ce que l'on appelle une vie.

Finalement, la partie dédiée à ma vie professionnelle a diminué pour devenir un recueil d'expériences et de sensations, comme je les ai perçues à l'époque et comme je les vois maintenant, plutôt qu'un manuel du parfait professionnel. Dans cette partie du livre, je ne cite pas de noms de personnes ou d'entreprises, ce sont juste quelques souvenirs marquants, peut-être un peu romancés.

En aucun cas ce récit n'a pour but de blesser qui que ce soit. Telle n'est pas mon intention. Malgré les souffrances et injustices vécues durant ma vie professionnelle, ces lignes n'ont pas pour but de régler des comptes. Loin de moi l'intention de déverser de l'amertume ou de la

rancune. Au contraire ! Par mon éducation, ma culture, ma naïveté, je me suis souvent retrouvé dans des situations inextricables. J'ai choisi d'en rire et d'en tirer des leçons.

Partie I

La Famille

1. Mes parents

Notre vie commence bien avant notre venue au monde, c'est une évidence. Sans nos parents, leur histoire, leurs choix, leurs décisions, nous ne serions pas là. C'est ainsi que, dès le départ, une place nous est assignée pour jouer à un jeu dont nous n'avons choisi ni les cartes, ni les règles, ni les partenaires.

C'est ce qu'exprime le proverbe populaire : « on choisit ses amis, mais pas sa famille ». N'en déduisez surtout pas que je ne l'apprécie guère, ou que j'en aurais désiré une autre ! Je l'aime et j'en suis fier, je lui dois d'être qui je suis aujourd'hui. Mais laissez-moi plutôt vous la présenter.

Mes parents se sont connus dans une École Biblique, à Genève. Rien ne semblait prédestiner deux êtres aussi différents à s'unir pour la vie ; cependant, comme tout le monde le sait, les opposés s'attirent.

Né en Suisse alémanique, mon père était un personnage flamboyant, charismatique et séduisant. C'était un meneur, un chef qui marchait devant ses troupes, prenant sur lui-même le plus lourd de la charge. Il

avait peu d'éducation académique, mais une capacité extraordinaire pour apprendre de façon intuitive. Qu'il s'agisse de langues étrangères, d'instruments de musique ou de concepts théologiques, son intelligence vive et son aptitude à assimiler lui permettaient d'aborder et de maîtriser rapidement tout ce qui se présentait à lui. Sa famille lui avait inculqué la rigueur, la vie lui avait appris que l'assiduité et la persévérance au travail triomphent de la plupart des obstacles. Exigeant envers les autres, et particulièrement envers ses enfants, il l'était encore beaucoup plus envers lui-même.

J'ai toujours pensé qu'il y avait eu une erreur de livraison : ma mère, qui aurait dû naitre chez les anges, a vu le jour sur terre. Cependant, comme le hasard fait parfois bien les choses, elle est venue au monde dans une famille cultivée, généreuse, raffinée sans être prétentieuse, la famille Robert. Une famille où l'art et la foi tenaient une grande place. Comme son père, son grand-père et d'autres illustres ancêtres, ma mère était douée pour la peinture ; consciente, pourtant, qu'en vivre était un pari, elle a choisi de devenir enseignante.

Ce désir de transmettre n'était qu'un petit reflet de sa grande ambition pour la vie, celle de servir les autres, de partager ce qu'elle savait, ce qu'elle avait, ce qu'elle était. Ce n'est pas exagéré de dire que des dizaines de personnes ont eu accès à une vie meilleure, dans la dignité et l'épanouissement, parce qu'un jour leur chemin a croisé celui de ma mère. Malgré sa propre faiblesse, elle s'est toujours intéressée aux êtres humains, même quand elle a dû être placée en maison de retraite.

Et quand il m'arrivait de lui dire, pour la taquiner :

— Maman, tu es comme mère Teresa, un jour tu seras canonisée.

Elle manifestait son indignation en me lançant des :

— Ah, Pascal… sur un ton franchement désapprobateur.

Sa douceur indéracinable cachait une détermination à toute épreuve. Ajoutez à cela beaucoup de finesse, une intelligence vive, un amour du beau et de la culture, un zeste d'humour discret et une pincée de diplomatie – je devrais dire une brassée de diplomatie dans laquelle elle a puisé toute sa vie, sans compter, pour arrondir les angles que mon

défricheur de père ne s'inquiétait pas de laisser à vif. Pour moi, elle a personnifié l'affection, la tendresse, la sollicitude et l'amour. Elle nous a permis de grandir dans un climat de sécurité. Grâce à elle, à son amour, ses attentions, ses encouragements, je me sentais confiant et mes sœurs aussi, j'imagine. L'image positive qu'elle nous a permis de construire nous a préparés à affronter toutes les difficultés de la vie. Ou presque.

Aussi différents qu'ils puissent l'avoir été, mes parents avaient une passion commune, forte et puissante. Une passion qui gommait tout ce qui aurait pu les opposer. Ils aimaient Dieu et ils voulaient le servir. Le reste n'était que détails. La formation biblique était une étape incontournable pour atteindre ce but, elle est devenue le lieu de leur rencontre et de leur union. Ils étaient profondément amoureux et cet amour n'était pas qu'un sentiment éphémère.

Leur formation terminée, ils ont été envoyés comme missionnaires. À cette époque-là, dans le milieu où ils évoluaient, on ne choisissait pas soi-même sa destination. Mais qu'importe, ils étaient enthousiastes et heureux de mettre en pratique leur foi.

L'endroit n'y changeait rien. Leur première expédition leur fit découvrir le Portugal, plus particulièrement la ville de Faro. Ils y apprirent le portugais et y vécurent les premières années de leur mariage, heureux de leur vie et de leur ministère. Malgré la simplicité de leur condition, la différence du niveau de vie entre la Suisse et le Portugal leur avait permis d'acquérir de très jolis meubles, faits sur mesure par un ébéniste local et qu'ils aimaient beaucoup.

Des circonstances inattendues les ont ramenés en Suisse. Mais lorsqu'ils ont voulu retourner au Portugal, plusieurs événements les ont conduits à changer leurs plans. Le gouvernement dictatorial de ce pays refusait de prolonger les visas des étrangers de confession protestante ; ils étaient sous la surveillance constante de la police secrète. Au même moment, un missionnaire venait de perdre la vie au Brésil, suite à une intoxication alimentaire.

Les décideurs ont donc décidé – ça sert à ça, les décideurs – que ce n'était plus au Portugal qu'il fallait les expédier, mais au Brésil. Ils ne sont retournés à Faro que pour vendre leurs meubles et avec cet argent,

mon père s'est acheté… un accordéon ! C'est quand même plus facile à transporter que tout le mobilier.

Sans discuter, mon père a pris son accordéon, sa Bible et sa femme. Moi, j'étais bien au chaud dans le ventre de ma mère et c'est comme cela que j'ai effectué ma première traversée de l'océan.

J'aurais pu naître Portugais, ou même Italien, car le bateau sur lequel mes parents voyageaient battait pavillon italien. Mais étant, comme vous allez le découvrir, un gentil garçon qui n'aime pas provoquer de remous, j'ai attendu mon heure. Mes parents ont débarqué au Brésil, où je suis né quelques semaines plus tard (Photo 1, page 321).

2. Mes trois sœurs

Je suis arrivé le deuxième même si, hélas ! je suis devenu le premier. Parce que, pour une fois, j'aurais préféré éviter. Une petite sœur, Isabelle, qui devait trop ressembler à ma mère, a, elle, décidé de rejoindre le pays des anges quelques semaines après sa naissance. Nous ne parlions presque jamais de cette petite sœur à la maison, mais son absence a laissé une cicatrice toujours sensible dans le cœur de mes parents.

Personne ne pouvait s'en douter alors, mais ce prénom allait m'accompagner tout au long de ma vie, pour le meilleur… et pour le meilleur, puisque les Isabelles de ma vie m'ont apporté bonheur, douceur et réconfort. En effet, presque trente ans plus tard, la vie a voulu que le prénom de celle qui a bien voulu devenir ma compagne soit celui de cette petite sœur.

L'amour porte des fruits : deux ans après que la cigogne m'eut déposé à la maison, elle est revenue survoler notre demeure. Elle avait probablement compris que j'avais besoin d'une amie, d'une complice, d'une

partenaire de jeux. C'est ainsi que Béatrice, ma grande petite sœur, a débarqué. Quoique plus jeune que moi, elle est rapidement devenue mon aînée en maturité, en vivacité, en compréhension des choses de la vie. Des premiers jeux d'enfants jusqu'au partage des premiers émois et même, par la suite, à l'âge adulte, nous avons toujours été proches. Plus grande que moi également dans l'affirmation de ce qu'elle voulait, du chemin qu'elle entendait tracer par elle-même. À peine sortie de l'adolescence, elle a osé, alors que j'en tremblais, affronter mon père.

Six ans après la naissance de Béatrice, j'ai appris que ma maman attendait un bébé. Et un jour, en rentrant à la maison et après avoir soigneusement suspendu son chapeau, mon père nous dit simplement :

— C'est une fille.

Ce communiqué officiel nous tint lieu de faire-part et d'explication. Il n'y avait rien d'autre à dire. Sur le moment, je n'ai même pas compris de quoi il parlait.

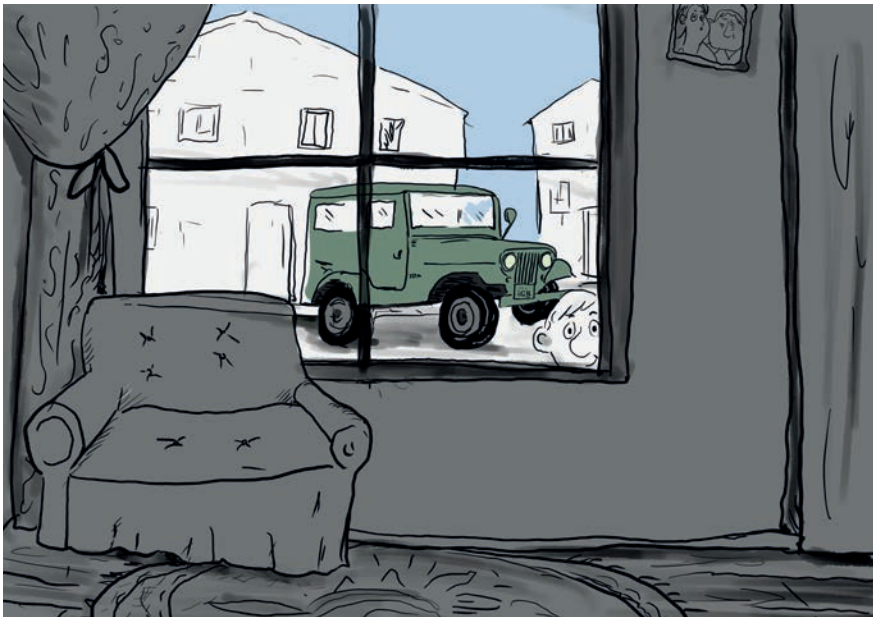
Jacqueline nous apporta de la fraîcheur et de l'espièglerie. Mutine, débordante d'énergie et de vitalité, elle n'était jamais fatiguée. Elle était dotée d'une incroyable créativité intuitive pour provoquer des situations hilarantes. À l'âge de trois ans, vêtue uniquement d'un tout petit morceau de fourrure de renard qu'elle avait subtilisé à ma mère, elle improvisa, dans les escaliers de notre nouvelle maison, un défilé de mode digne des plus grandes maisons parisiennes. Son public, les autres membres de la famille, passa très près de l'étouffement par fou rire.

Les huit ans qui nous séparent, et qui aujourd'hui semblent peu de chose, créaient entre nous comme un fossé. Si j'étais lié à elle par une grande affection fraternelle, nous n'avions que peu d'intérêts, d'activités ou d'amis en commun. Par la force des choses, nous vivions dans deux mondes parallèles.

Si Béatrice sut s'opposer à mon père, Jacqueline sut le faire sourire. Elle lui disait par exemple, juste avant une fessée imminente :

— Papa, laisse-moi t'expliquer !

Je ne sais pas laquelle des attitudes de mes sœurs était la plus héroïque. Je n'ai réussi aucun de ces exploits (Photo 2, page 321).



3. Notre environnement

Mes parents ont donc posé le pied pour la première fois de leur vie sur le sol brésilien et c'est dans la grande ville de São Paulo que ma famille a fait son nid, dans une maison perchée.

Non, n'imaginez pas que nous vivions dans une cabane au sommet d'un arbre pour nous protéger des Indiens qui nous tiraient des flèches dessus, ce qui n'aurait pas été pour me déplaire. Je vous explique pourquoi je donne cette précision : lorsque nous retournions en Suisse et que mes parents présentaient leurs activités missionnaires, il y avait toujours quelqu'un pour poser ce genre de question :

— Ce n'est pas trop dur de vivre isolé dans la brousse ?

Question à laquelle mon père répondait invariablement :

— Oui, nous habitons dans un petit village de cinq millions d'habitants, avec un million de voitures !

Mais revenons à notre vraie maison. Pour rejoindre ce qui allait être notre demeure familiale pendant plusieurs années, il fallait affronter une première volée de marches très raides, traverser un semblant de jardin minuscule, escalader un deuxième escalier, traverser un long couloir avant de trouver les degrés qu'il fallait gravir pour accéder enfin à notre petite maison. C'était probablement pour que nous soyons plus près du ciel, mais je réalise aujourd'hui combien cela a pu être éprouvant pour ma chère maman dans sa gestion de la vie domestique.

Nous dormions, les trois enfants, dans la seule chambre de la maison. Mes parents dépliaient un canapé dans le salon chaque soir, pour y faire leur lit. Je ne trouvais même pas cela étrange, n'ayant jamais connu autre chose. Nous avions une petite cuisine et dans une pièce, je devrais dire «un placard», à l'étage inférieur, mon père avait emménagé ce que nous appelions pompeusement son «bureau». Une pièce humide, minuscule, qui ne voyait pratiquement jamais la lumière du jour. C'était un endroit effrayant pour moi et cela rehaussait encore le courage et l'autorité de mon père qui, lui, n'avait peur de rien, et s'y enfermait de longues heures pour préparer ses messages dominicaux.

Achat en ligne, commande du livre

Editions ASSA
La Frêtaz 2
Es à la Ligne
CH-1453 Bullet – Suisse
Téléphone : +41 24 454 47 07
Télécopie : +41 24 454 47 77
Courriel : info@editions-assa.ch
Web : www.editions-assa.ch